

STILETTO HOMMES

17 RUE DE LA BANQUE
75002 PARIS

Tel: 01 47 20 26 55
AUTOMNE/HIVER 05
RITUEL

(Semestriel)
NN -0033461292-



l'Argus de la presse l' PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

Starck WARS

Photos : Patricia Bailer

Interview : Laurence Benaïm

« *Le grand regret de mon métier, c'est de devoir passer par la matière* », assure le gourou du design français. Son nom rime avec superproduction, à l'image de tous ses projets pour 2006 – d'un « grand bateau révolutionnaire » au nouveau *Baccarat* de la place de la Madeleine, à Paris. Rendez-vous dans la capitale, au bout de cette cathédrale-bureau, où Starck se livre « live » et en solo, par-delà les cloisons-nuages.

Stiletto : Où sommes-nous ? Dans votre bureau ?

Philippe Starck : Non pas du tout. L'idée de travail doit être d'abord analysée à partir de sa définition dans le dictionnaire. L'idée de travail est liée à l'obligation, c'est-à-dire qu'il n'y pas de travail sans obligation au travail. J'ai vérifié cette définition quand j'avais 17 ans, pour être sûr que je ne voulais pas travailler, ne voulant être en rien obligé. Donc, je me suis arrangé pour ne jamais travailler et passer ma vie à rêver et à jouer. Pour cela, il faut d'abord vivre, ce qui n'est pas une mince affaire : déjà exister, vouloir exister, ensuite avoir l'idée de ce qu'est la vie, vouloir vivre... C'est déjà une série de positions qui demande énormément de travail, qui fait déjà partie du travail. Après il y a la vie. La vie ne peut pas être basée sur le travail. La vie doit seulement être la vie. Et le centre de la vie : c'est la vie sentimentale, la vie émotionnelle. On va donc construire, on va vivre. Et, de cette vie, vont sortir un ensemble d'expériences, de constatations, de consternations aussi, de rêves et d'intuitions. À ce point-là, on formule non pas l'idée de travail, mais celle du sujet de travail. Car le travail n'a aucune importance, seul le sujet du travail est important : le « qu'est-ce qu'on va faire ? » En parallèle de cela va venir l'idée néo-religieuse, même pour un non-croyant militant comme moi, du devoir d'exister, qui ne peut passer que

par le devoir de servir. Autrement dit, on écrit un contrat avec sa famille, ses amis, son quartier, sa ville, son pays, sa société, son monde, sa civilisation, son espèce animale. Je cite tous les degrés suivant leurs possibilités. Cette idée est essentielle. La volonté de remplir son contrat avec la plus grande honnêteté possible par le service est fondamentale. En mélangeant tout ça (la volonté d'exister, le devoir de servir, les expériences, les intuitions, les folies...), quelque chose va se cristalliser et que l'on va appliquer ; comme une imprimante imprime, projette de l'encre sur un papier pour matérialiser le contenu de la lettre. Le travail n'est pas plus que cela. La partie communément appelée le travail n'est que le « printing », l'impression. Mon travail est donc avant tout et surtout d'éviter de travailler. C'est un énorme travail, qui m'a demandé des années ; je suis arrivé à une situation totalement désincarnée de poule pondeuse. C'est un travail de structure formidable.

S. : Suppose-t-elle un entraînement ?

P. S. : Je n'ai jamais eu d'entraînement au travail, puisque je l'ai fait de façon délibérée. D'une certaine manière, je suis né en travaillant. Depuis mon enfance, j'ai toujours rêvé, tripoté mes jouets, construit des châteaux de sable, dessiné... Pour ce qui est du « travail », comme

« Je ne cherche jamais un projet, je l'ai toujours en stock. Je le repère, je le manipule, je le palpe, jusqu'au moment où je sens que le fruit est mûr... »

on l'entend en général, cela m'a pris plus de temps, car je n'ai jamais été employé par personne. C'est à l'âge de 30 ou 33 ans que je me suis aperçu que j'avais une méconnaissance totale, volontaire, mais tout de même un peu dangereuse, de ce qu'était la réalité, la société. Jusque-là, j'étais resté essentiellement dans mes rêves. Je me suis dit que la façon la plus incarnée de comprendre cette société – basée sur l'échange et donc sur l'argent – était de fonder la mienne. Pour bien montrer la préméditation, je l'ai appelée « Ubik ».

S. : Pourquoi « Ubik » ?

P. S. : « Ubik » : en hommage aux intuitions de Philippe K. Dick sur la simultanéité et la relativité. Je voulais qu'il y ait trace de ma prise de conscience que rien n'existe, que tout est relatif, que les vérités sont successives, qu'on est jamais dans la vérité à laquelle on croit. J'entrepris donc un voyage irréel et « ubiqué », parce qu'ubiquité, parce que j'avais décidé de me servir de cette société comme d'un car de tourisme pour aller partout géographiquement, socialement et culturellement. Et je l'ai fait. Ubik est donc toujours là, fidèle serviteur. Un minibus de plus de trente ans et qui fonctionne toujours de façon impeccable. Cette société, pour en revenir à elle, m'a donc bien fait comprendre « la société » (rires). Pas jusqu'à m'en dégoûter, mais au moins jusqu'à me faire comprendre ce dont je me doutais : que cela n'était pas fait pour moi. Après cela, tout mon travail a été de m'en détacher, c'est-à-dire de continuer à voler, à planer, mais à ne jamais être investi dans aucune forme de travail. Je ne m'intéresse pas du tout à mon travail, à un point que c'en est hallucinant ! Je ne lis jamais de livre d'architecture ou de design. Cela ne m'intéresse pas. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ça fonctionne. La seule chose qui m'intéresse dans la vie, même s'il est un peu délicat d'en parler maintenant, c'est l'amour, la relation amoureuse, passionnelle et sentimentale. Le reste, je m'en balance.

S. : Parce que l'amour peut rendre le travail impossible ?

P. S. : Non, parce que l'amour est plus intéressant, c'est tout.

S. : Les deux sont-ils en compétition ?

P. S. : Les deux sont en compétition en terme de temps. Le travail d'un créatif est de gérer du temps de concentration, une sorte de gymnastique. Du temps de concentration que l'on pourrait appeler « camp de concentration ». Si on est très investi dans des histoires sentimentales, on est sûr qu'il n'y pas de place pour tout.

S. : Est-ce une question d'adrénaline ?

P. S. : Les « over-lapping », les recouvrements qu'il peut y avoir se font essentiellement sur des expériences, des résultats d'expériences ou

d'aventures sentimentales que l'on retranscrit à travers son travail pour le redonner aux autres. C'est peut-être aussi ça la base de mon travail, qui donne du sens à mes objets et à mes endroits.

S. : Comment travaillez-vous ?

P. S. : Ma forme de travail est extrêmement simple : je ne vais jamais à mon bureau. J'ai donné ma société. Tout ce qui est ici n'est plus à moi depuis un an et demi. Aujourd'hui, je suis donc invité, toléré. Tout appartient à mes collaborateurs. Pendant vingt ans, ils ont travaillé avec moi d'une façon extraordinaire et dévouée. Il était donc normal que je leur donne le fruit de leur travail aussi. Je viens les voir un jour par mois, parfois on se rencontre dans un avion, quelque part... Quant à moi, je travaille toujours seul, quasiment dans mon lit. Mon « unité de travail » est très simple : un bloc de papier calque A4 sur mesure, fabriqué en France avec un papier qui me permet de voyager dans le monde entier sans m'occuper de l'hydrométrie, c'est-à-dire qu'il ne gondole jamais et qu'il est indéchirable. C'est donc avec le même bloc de papier calque, à part la texture même de la matière, qui a été modifiée, que je travaille depuis 16 ans. Et le même crayon gras (un Pentel Q1009, ndlr), que l'on trouve dans le commerce. J'en consomme environ vingt par semaine – un par rendez-vous.

S. : Vous n'avez pas d'adresse e-mail ?

P. S. : Si ! Je reçois des e-mails depuis environ un mois. Je ne me sers de mon ordinateur que pour enregistrer de la musique sur mon *Ipod*. Mais je peux très bien vivre sans. Donc, une fois « l'unité » agrandie de cela, c'est n'importe où, n'importe comment dans le monde, que ce soit chez moi, dans une de mes nombreuses maisons, ou dans n'importe quel coin d'un hôtel pouilleux. C'est aussi un bon oreiller.

S. : Quelle est votre définition d'un bon oreiller ?

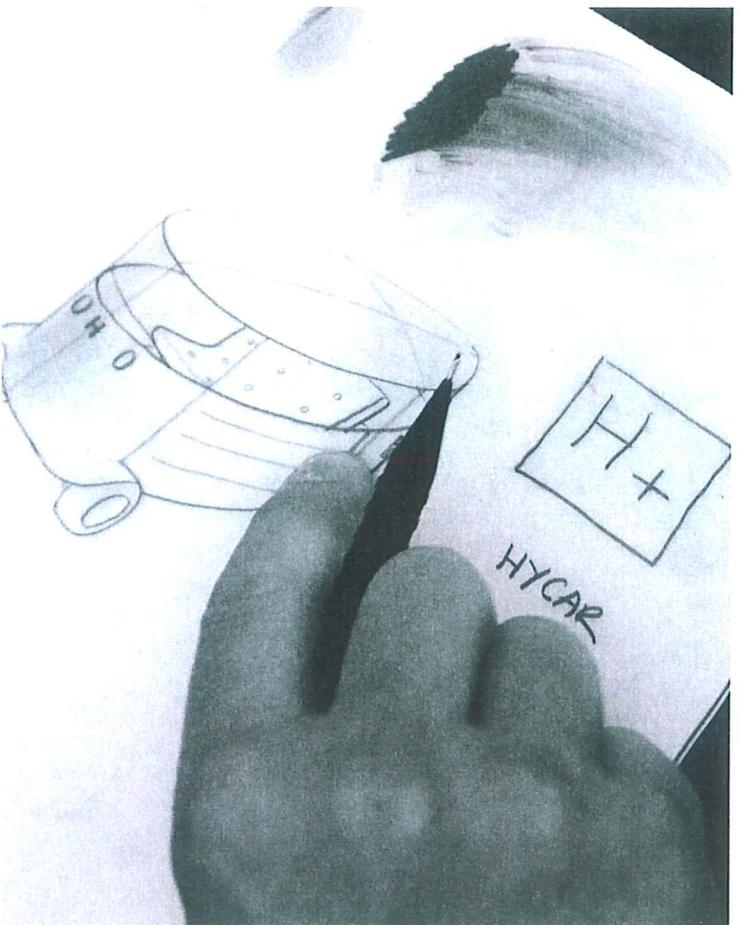
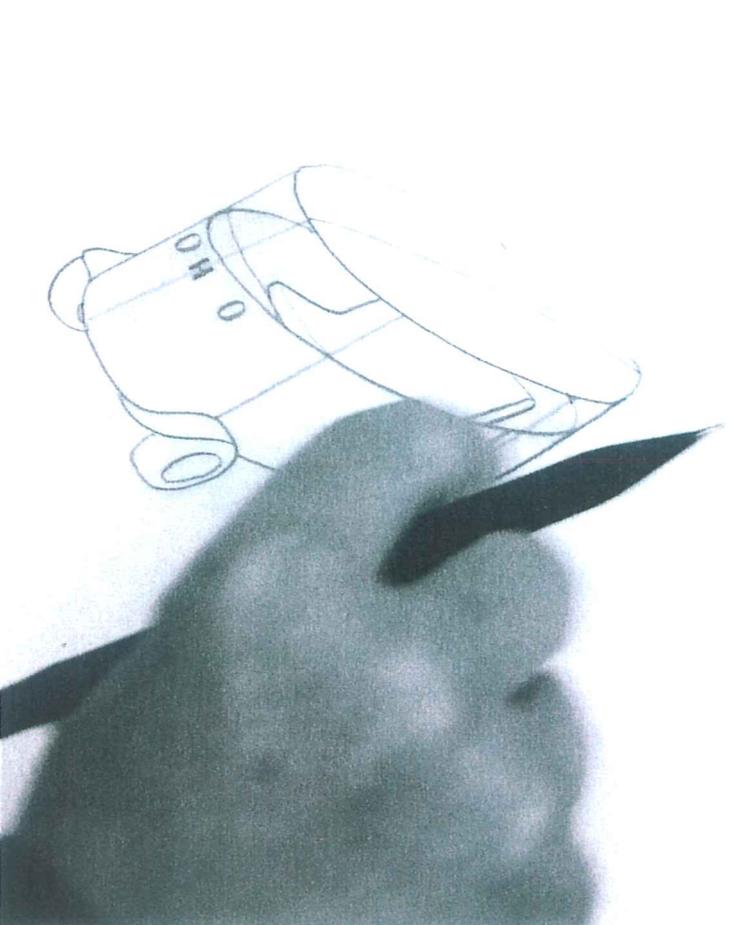
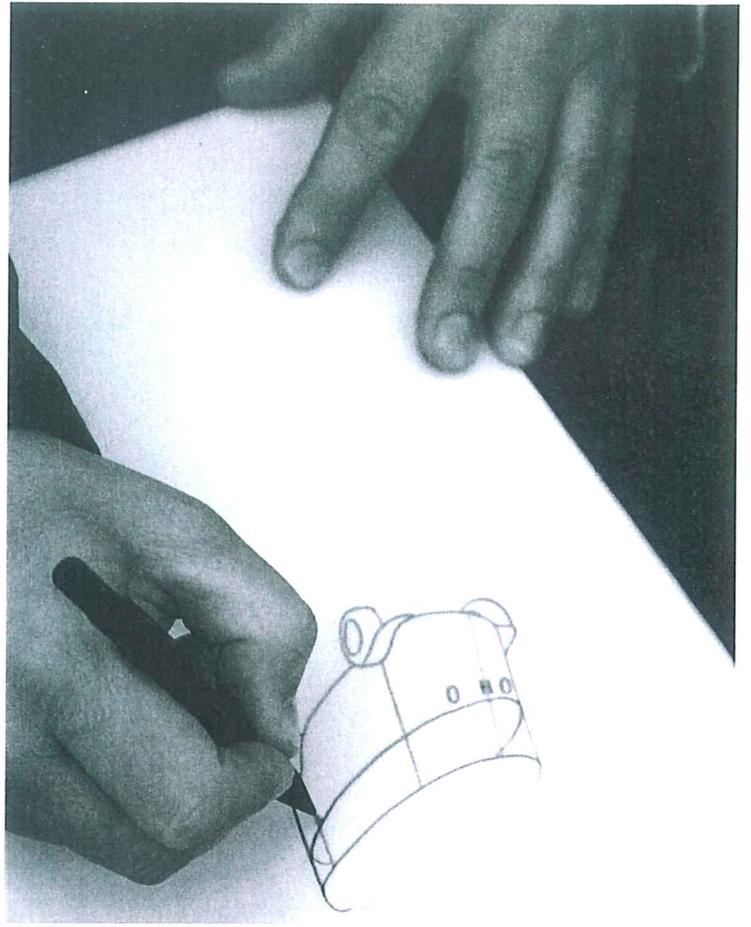
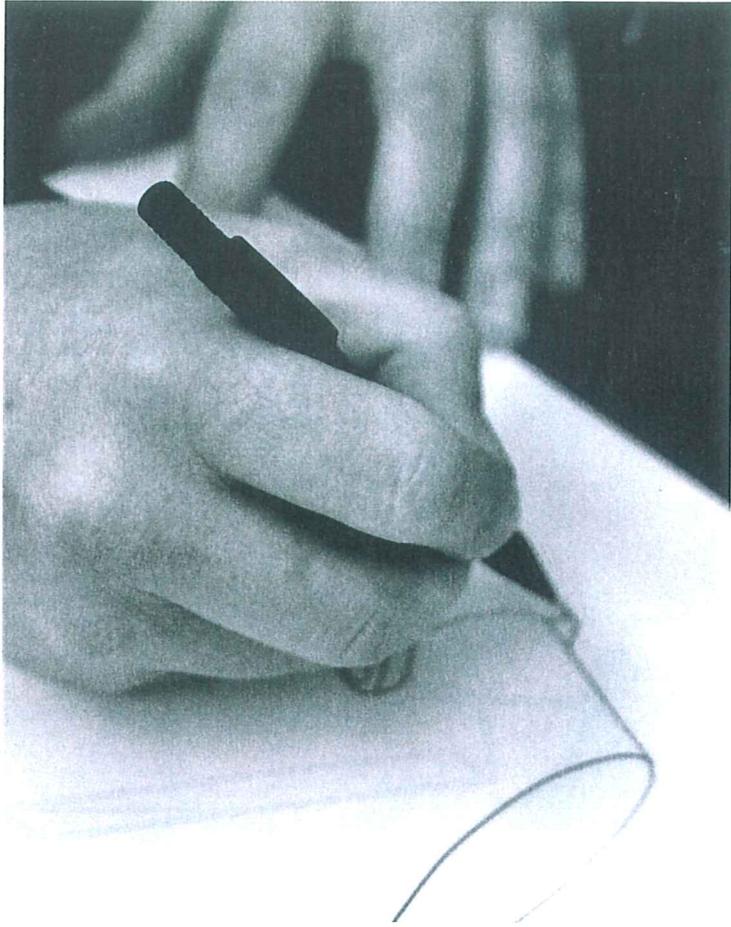
P. S. : C'est un oreiller carré, synthétique et bien gonflé, avec des draps en lin. Avec aussi, à moins de 1,50 m, un bout de table, une lampe, devant une fenêtre avec vue... Et de la musique.

S. : Quel type de musique ?

P. S. : N'importe quoi, du moment que ça « sonne » bien, je ne suis pas raciste. Mon seul racisme, c'est la qualité.

S. : Changez-vous souvent de style de musique ?

P. S. : Non, j'accumule. La musique est intéressante ; je m'en sers comme d'un outil de travail. Pour telle sorte de rêve, je vais avoir besoin de telle sorte de niveau de concentration ; donc, je sais quelle musique y correspond. Et j'obtiens le niveau de concentration nécessaire par un





« L'imposture est, à mon avis, l'un des grands facteurs de rupture de communication de la part de gens médiatisés, quand ils sont honnêtes. »

certain choix de musique. Par exemple, plus j'ai besoin de concentration plus j'écoute de la musique que je connais. Quand ce besoin est moins pressant, j'écoute de la musique que je ne connais pas.

S. : Une concentration... Sans téléphone ?

P. S. : Sans téléphone... Je peux ainsi cultiver mon magma, visiter mes « champs ». J'ai beaucoup de champs, des milliers d'hectares de cultures, en permanence. Par pur plaisir, ou selon ce dont j'ai besoin, je vais examiner mes fermages et je vais récolter. En fait, je ne cherche jamais un projet, je l'ai toujours en stock. Je le repère, je le manipule, je le palpe, jusqu'au moment où je sens que le fruit est mûr, et que je suis assez propre pour l'imprimer, que l'imprimante est « clean ». Je n'y touche pas tant que ces deux conditions ne sont pas réunies. Le fruit peut être mûr depuis longtemps, mais si ma tête d'impression n'est pas propre, j'attends.

S. : Cela peut durer longtemps ?

P. S. : La durée peut être très variable. Mais le jour où, au moment de la récolte et des vendanges, je suis en conjonction avec le fruit mûr et la tête d'impression propre, je fais « tzz tzz tzz » (il imite le bruit d'une imprimante, ndr) et en quelques minutes, tout se délie. J'énerve tout le monde en disant qu'une chaise me prend vingt minutes de travail, mais c'est encore bien payé. J'ai dessiné une nouvelle voiture à hydrogène l'année dernière. C'était assez complexe, mais une demi-journée a suffi. Le grand bateau révolutionnaire de 120 mètres de long, qu'on est en train de faire, a pris une petite après-midi. Un hôtel complet, meubles compris, me prend un jour et demi, voir deux si je suis accompagné (rires). C'est donc simplement le temps nécessaire pour imprimer la chose. Il n'y a jamais aucune réflexion. Je n'ai aucun intérêt dans le conscient : mon conscient est totalement commun, relativement vulgaire et vraiment pas intéressant. Par contre, j'ai un inconscient extrêmement performant, et que je n'arrive pas à contrôler. Je ne peux même pas en être fier, tellement il est détaché de moi. Ma forme de réflexion se situe donc dans le micro et le macro : dans le micro, je ne suis que dans le quotidien du sentiment, le « sentimental quotidien ». Dans l'échelle macro, en revanche, je suis dans les grandes visions des mutations de l'espèce animale. La conjonction des deux me donne des « guide lines », des grandes lignes, qui permettent de construire le canal pour lequel et dans lequel je m'exprime. En général, les gens font du design pour le design, alors que moi je fais du design comme prétexte pour parler d'autre chose. Le travail que je fais n'est donc pas celui qu'on croit. J'aurais tellement aimé faire un autre métier...

S. : Qu'auriez-vous aimé faire ?

P. S. : J'aurais voulu servir à quelque chose ! À travers la politique, au plus haut niveau, ou la science. Mais aussi au travers de la musique, qui est un moyen beaucoup plus puissant de passer des messages. En somme, je ne suis pas satisfait de mon véhicule d'expression, qui est bâtard, lourd et gluant. Et j'aurais aimé avoir le courage, si j'avais été moins paresseux, de maîtriser un outil plus rapide, direct et violent.

S. : Un outil plus immatériel ?

P. S. : Totalement immatériel ! Car le grand regret de mon métier, c'est de devoir toujours passer par la matière. Alors, si j'arrive à dépasser celle-ci, ce sera de plus en plus. Mais je suis aujourd'hui embringué dans un système de responsabilités gigantesque, puisque je fais vivre à peu près 300 000 personnes, dont j'essaye de me dégager depuis des années, et dont je me retirerai totalement dans trois ans. Pour faire quoi ? « *On ne sait pas* ». Me mettre en vacances véritablement, afin d'être libre, s'il n'est pas trop tard, trouver enfin ce moyen immatériel, rapide, direct et violent.

S. : Votre journée idéale ?

P. S. : J'ai deux formes de journées : la bonne et la mauvaise. La bonne, c'est de s'être couché tôt, sans avoir trop bu, se lever tôt le matin, vers 7 h. Se lever donc, faire le mètre qui sépare le lit de la table, en ligne directe, sans aucune déconcentration surtout, « printer » pendant deux heures, faire un peu de gym vers midi. À 13h, manger végétarien et bio. Faire une sieste avec lecture, si possible crapuleuse. Ensuite, se remettre au travail, deux heures de plus, puis descendre au port, boire un verre, et partir en bateau. Ça, c'est la bonne journée ! La mauvaise journée, c'est d'aller à mon bureau et faire des interviews. C'est l'abomination, car j'ai horreur de parler alors qu'on me force à le faire. Mais je peux y trouver un avantage. Je suis comme la grande mouette, et je ne fais pas de psychanalyse. Si je tombe sur un ou une journaliste idiot(e), c'est une horreur. En revanche, si mon interlocuteur(trice) est intéressant(e), alors on fait un « win-win » : chacun y gagne, parce que ça me sert de parler à quelqu'un d'intelligent, et que je m'en sers comme analyse. C'est le seul gain de la chose.

S. : Ça vous épuise ?

P. S. : Non, c'est plus que ça. On atteint un point de doute sur soi-même, sur son authenticité. C'est à ce moment-là que s'installe la sensation du mensonge, le syndrome de l'imposture. Et ça, c'est très, très mauvais. L'imposture est, à mon avis, l'un des grands facteurs de rupture de communication de la part de gens médiatisés, quand ils sont honnêtes.

